

Recherches sociographiques



Jacques CARDINAL, *La paix des Braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 207 p. (Documents.)

Marie-Andrée Beaudet

Volume 48, numéro 1, janvier-avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016259ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016259ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudet, M.-A. (2007). Compte rendu de [Jacques CARDINAL, *La paix des Braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 207 p. (Documents.)]. *Recherches sociographiques*, 48(1), 214–215. <https://doi.org/10.7202/016259ar>

aider à mieux « comprendre et... apprécier ce que [... Richler] a été et ce qu'il a réalisé » (p. 310).

Elsbeth TULLOCH

*Département des littératures,
Université Laval.*

Jacques CARDINAL, *La paix des Braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 207 p. (Documents.)

La littérature québécoise du XIX^e siècle est si mal connue et si peu étudiée qu'il faut d'entrée de jeu saluer l'entreprise de Jacques Cardinal, professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal. L'ouvrage critique qu'il consacre aux Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé (1863) a également le mérite d'offrir une lecture politique du roman, ce qui là encore s'avère une approche peu fréquentée du corpus romanesque québécois d'avant la Révolution tranquille. Comme il le précise en introduction, l'auteur se propose d'aborder ce grand classique des lettres canadiennes-françaises « comme un travail de réécriture de l'histoire de la Conquête ». « Le roman de Philippe Aubert de Gaspé apparaît bien dans cette perspective comme une machine de guerre (laquelle n'est cependant pas sans ambiguïté et ambivalence, comme on le verra), et non pas comme ce roman léger et divertissant, nostalgique de l'époque de la Nouvelle-France » (p. 15).

La perspective est originale et l'examen extrêmement détaillé. L'analyse suit l'intrigue pas à pas, ne néglige aucune scène, aucun détail, aucune digression (et l'on sait que sous la plume du conteur qu'était de Gaspé, elles sont nombreuses). C'est peut-être d'ailleurs davantage dans l'interprétation de ces digressions et divertissements qui ont fait la réputation de l'auteur, plutôt que dans la relecture de scènes plus manifestement politiques (bataille des plaines d'Abraham, etc.), que le travail herméneutique de Cardinal s'impose avec le plus de force et de pertinence. À titre d'exemple, je retiendrai l'une de ces digressions célèbres qui a trait à l'histoire de la Corriveau et des sorciers de l'île d'Orléans que raconte José, l'homme de confiance des d'Haberville. Au-delà du caractère divertissant (et édifiant) du récit, qui met en scène la prégnance des superstitions et des croyances populaires dans la société québécoise du XIX^e siècle, le critique distingue tapi derrière l'écoute distanciée et critique de Jules et d'Arché le difficile travail de construction d'une mémoire collective qui se refuse à affronter les morts et les défaites qui la hantent. « Ce qui se joue ainsi sur la scène de la petite histoire – celle de la Corriveau – n'est donc pas, du point de vue du phénomène de la revenance et de la hantise, sans avoir quelque incidence sur l'Histoire et la politique. En cela, il semble que le récit – à travers la figure même de la Corriveau – soit aussi une façon d'exorciser un fantôme qui, dans ce contexte, évoque la défaite des plaines d'Abraham, dans la

mesure où cette défaite, marquant l'avènement de la sujétion politique, ne cesse par la suite de hanter les survivants puis les héritiers » (p. 27-28).

Il faut souligner la richesse documentaire sur laquelle repose cette minutieuse étude dont les longues notes explicatives placées en fin de volume poursuivent le dialogue de l'auteur avec ses prédécesseurs, spécialistes de l'histoire littéraire du Québec, qui ont proposé d'autres lectures de l'œuvre maîtresse du Seigneur de Saint-Jean-Port-Joli (les Maurice Lemire, Lucie Robert, etc.). En conclusion, ouvrant sa réflexion au présent de la société québécoise, Jacques Cardinal interroge, à la lumière d'un texte-phare de la Révolution tranquille – « La fatigue culturelle du Canada français » d'Hubert Aquin – cette « fable de la réconciliation politique » que construit en filigrane le roman de Philippe Aubert de Gaspé en se refusant « à prendre le chemin du politique mais [en cherchant] plutôt à rejouer cette reconnaissance [d'une juste égalité entre vainqueurs et vaincus] sur la scène de l'amitié » (p. 125).

Marie-Andrée BEAUDET

Département des littératures,
Université Laval.

Gabrielle ROY, *Rencontres et entretiens avec Gabrielle Roy 1947-1979*, édition préparée par Nadine BISMUTH, Amélie DESRUISSEAU-TALBOT et François RICARD, avec la collaboration de Jane EVERETT et Sophie MARCOTTE, Boréal, Montréal, 2005, 269 p. (Les Cahiers Gabrielle Roy.)

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Gabrielle Roy, celle que d'aucuns ont baptisée « la grande dame de la littérature québécoise », n'a pas accordé beaucoup d'entrevues et d'entretiens au cours de sa prodigieuse carrière. Sans fuir la publicité, elle s'est toujours montrée réservée vis-à-vis des médias, tant écrits que parlés, convaincue que ses livres se suffisaient à eux-mêmes. D'ailleurs, ces exercices auprès des critiques l'ont considérablement dérangée, surtout au début de sa carrière avec le succès, combien inattendu pour elle, de *Bonheur d'occasion*, sa première œuvre publiée en 1945 en deux volumes aux Éditions Pascal que dirige Gérard Dagenais. On sait que ce roman lui a valu, en 1947, le prestigieux prix Fémina, qui la propulse sous les feux de la rampe, elle pourtant si timide. Effrayée par tant d'honneur, elle a préféré, par la suite, « préserver farouchement son indépendance et sa tranquillité, vivant à l'écart des mondanités, refusant les assauts de la presse et n'acceptant de se confier publiquement qu'à de rares occasions devant des gens avec qui elle se sentait en confiance, notamment des confrères écrivains » (p. 7). Aussi, il faut savoir gré à François Ricard, principal confident de l'écrivaine originaire de Saint-Boniface au Manitoba, et à ses deux assistantes, Nadine Bismuth et Amélie Desruisseau-Talbot, d'avoir eu l'idée de réunir en un seul recueil, intitulé *Rencontres et entretiens avec Gabrielle Roy 1947-1979*, seize des quelque